

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Vaykra



Au Puits de La Paracha

Vaykra

« Au-dessus des reins qui conseillent » : la foi simple sans calcul

« Et il apportera du sacrifice de Chelamim (...) en offrande à Hachem, la graisse de l'arrière train entière (jusqu') en face des reins (...) » (3, 9)

Et Rachi d'expliquer : "en face des reins" cela signifie "au-dessus des reins", et il poursuit en commentant : "la Torah désigne dans ce verset les reins par le terme *אֲשֵׁי* (Atsé, et non par le mot habituel *כְּלִיֹּת*, Klaiote, n.d.t), parce qu'elle désire évoquer en allusion que les reins sont le siège des conseils (le mot *אֲשֵׁי* s'apparente au terme *אֵשֶׁת*, un conseil, n.d.t).

A priori cette explication demande à être éclaircie : les animaux sont-ils dotés de connaissance pour être en mesure d'apporter le moindre conseil ?

Le Divré Chemouël répond qu'en fait, la Torah désire ici faire allusion à la foi simple en Hachem à propos du sacrifice "Chelamim" (le nom de ce sacrifice s'apparente à la racine "Chalem" qui signifie intègre, n.d.t). Elle vient évoquer le fait que l'intégrité d'une personne se juge par le caractère "entier" de sa foi (sans calcul), comme il est écrit par ailleurs (Dévarim 18, 13) : « Tu seras intègre avec Hachem ton D. » que la traduction araméenne d'Onkelos traduit par : « Tu seras entier » (cf également le Zohar sur cette Paracha (3,12b) qui enseigne que le sens ésotérique du mot "Chélamim" se trouve dans le verset : « Et Yaakov était un homme intègre » qui doit être compris comme "un homme entier").

Dès lors, l'expression du verset « entière (jusqu') en face des reins » que Rachi commente "au-dessus des reins qui conseillent", prend le sens allusif suivant : le caractère entier (simple et sans calcul) d'une personne se situe au-dessus de tous les conseils que ses reins peuvent lui donner

Et il en est de même à chaque fois qu'un homme aura besoin d'une délivrance : le meilleur des conseils à suivre est d'abandonner tous les calculs et de se tourner entièrement vers le Ciel avec une foi simple et une confiance intègre en D., comme l'exprime le verset (Proverbes 10, 9) : « Celui qui va avec intégrité ira sûrement. »

Le Rav de Rougine déclara un jour dans un célèbre discours : « Un mort est dénommé *Avi Avot Hatouma* (la source de la source de l'impureté). Il y a en cela une allusion au fait que tant que l'homme est vivant on peut toujours espérer quelque chose de lui. Par contre, le mort ne contient en lui plus aucun espoir, c'est pourquoi son impureté est plus grande que toutes les autres impuretés. Comment celui qui aurait contracté cette impureté peut-il se purifier ? Grâce à la cendre de la vache rousse qui évoque la Emouna (comme nos Sages commentent à son propos : "tu n'es pas en droit d'émettre des doutes à son sujet"). Car grâce à la Emouna, ses espoirs renaîtront et il se débarrassera de cette terrible impureté. »

Par conséquent, ceux qui sont vivants (grâce à D.) se garderont de "faire les morts" en abandonnant tout espoir. Je m'explique : chacun traverse parfois dans son existence des difficultés. Mais certains se laissent submerger et plongent corps et âme dans leurs ne parvenant plus à voir le monde alentour qui est rempli de lumière. Et pourtant, lui aussi fait partie de ce monde de lumière car sa propre vie n'est pas composée que de vicissitudes. S'il daignait seulement ouvrir les yeux, il verrait d'innombrables étincelles de lumière illuminer son existence et elles l'aideraient à surmonter les épreuves qu'il traverse.

Un jeune garçon avait coutume d'aller raconter ses malheurs à son Rav. Son cœur soupirait de dépit, il se plaignait sans cesse



de la "vie dure" qu'il menait. Le Rav qui avait l'expérience de la vie et "en avait vu d'autres", voulut une fois pour toute lui apprendre à ne plus se plaindre constamment et voir toute la vie en noir. Il invita donc son élève chez lui. Et alors qu'ils étaient assis ensemble, il lui servit un verre d'eau en lui demandant de prononcer la bénédiction d'usage et de boire à satiété. Il prit ensuite une poignée de sel qu'il versa dans son verre et l'invita à boire à nouveau. Bien entendu, sous l'effet du goût tellement salé, le Ba'hour se sentit presque défaillir. Ils sortirent ensuite tous deux marcher sur l'herbe et continuèrent ainsi à discuter jusqu'à ce qu'ils parviennent à un étang. Ils s'assirent alors sur la berge sous les arbres. Le Rav prit à nouveau une poignée de sel qu'il jeta cette fois dans l'étang, et demanda à son élève d'en goûter l'eau. Le jeune garçon ne se fit pas prier et but avec joie et profusion l'eau limpide et délicieuse. Lorsque son Rav lui demanda s'il ne sentait pas le goût du sel, il répondit par la négative.

« Vois-tu, lui dit le Rav, la quantité de sel que j'ai versée chez moi dans ton verre est la même que je viens de verser dans l'étang. Et si tu te demandes pourquoi tu ne parviens pas à boire l'eau de ton verre alors qu'ici tu ne sens même pas le goût du sel, tu répondras toi-même que dans ton verre, le sel est demeuré avec toute sa force (étant très concentré) tandis que dans cet étang, il se dilue tellement qu'il est indécélable.

« Sache, mon fils, qu'il en est de même d'un homme et de la part d'épreuves, de souffrances et de désagréments qu'il doit subir (à D. ne plaise) au cours de son existence. Celle-ci a été fixée et est invariable. Néanmoins, en ce qui concerne le goût de l'amertume et des épreuves, chacun est libre d'en décider lui-même. Cela dépend du récipient dans lequel il désire recueillir ces épreuves. Il peut choisir de concentrer toute son attention sur elles, à l'instar du verre à la contenance limitée qui entraîne que tout ce qui y pénètre demeure avec toute sa force. De même, celui qui toute la journée ne fait que ressasser ses malheurs et le mauvais

sort qui est le sien en ressentira toute l'amertume et le poids de ses épreuves deviendra insoutenable. Mais l'homme peut aussi décider de ressembler à un "étang béni en eau", en élargissant ses horizons et en jetant son lot de soucis dans la source vivifiante d'une existence remplie de joie et de confiance en D., et d'adoucir ainsi notablement sa situation. Heureux est le sort d'un tel homme ! »

Ce qui précède concerne également la mesure à donner aux efforts entrepris pour gagner sa subsistance. On pourra à ce sujet s'inspirer de la conduite de la nature puisque l'essentiel de cette subsistance provient de ce que l'homme sème ou plante dans le sol.

Réfléchissons à la manière dont il ensemence son champ : certes, cela lui demande d'investir du temps et des efforts pour accomplir le labourage et toutes les étapes nécessaires à la récolte mais relativement (en comparaison avec d'autres travaux), ceux-ci demeurent limités. Il ne lui reste ensuite qu'à attendre et à espérer, car tout effort supplémentaire est alors insensé et stupide et ne conduirait au contraire qu'à saper tous ses efforts. Nous devons prendre pour modèle cette manière de procéder et limiter au strict nécessaire nos efforts en vue de subvenir à nos besoins. Nous devons accroître au contraire notre confiance en D. à l'instar de celui qui place tous ses espoirs en Lui avant de semer.

Peut-être est-ce d'ailleurs ce que veulent signifier nos Sages lorsqu'ils enseignent (Chabbat 31a) : « La Emouna est symbolisée par le Séder Zeraïm (partie du Talmud concernant les lois agricoles, n.d.t) car c'est précisément de lui que l'on peut le plus apprendre la foi et la confiance en D. »

Un juif doit être convaincu même dans les moments obscurs que ceux-ci dissimulent une lumière qu'Hachem lui a préparée. Certains l'ont illustré par la parabole qui suit :

Un non-juif désirait ardemment prendre part au Séder dans une famille juive après



avoir entendu que les juifs étaient alors comme des princes en dégustant des mets succulents accompagnés de vin servi à volonté. Que fit-il ? Il se déguisa en juif et le soir de Pessa'h, entra dans une synagogue en espérant qu'après la prière quelqu'un l'inviterait chez lui. Ses espoirs ne furent pas déçus et c'est avec beaucoup d'émotion qu'il suivit celui qui lui avait proposé son hospitalité.

Dès son entrée, il fut ébloui par le nombre de chandelles qui illuminaient la maison et se délecta du fumet appétissant qui se répandait partout, persuadé que peu de temps après, on lui servirait un festin royal.

Cependant, le maître de maison ne commença pas le repas mais à la place, il brandit avec crainte et ferveur un verre de vin sur lequel il prononça le Kiddouche et but le premier des quatre verres. L'hôte était certain qu'il s'agissait seulement d'un apéritif et que le repas allait instamment débiter. Quelle ne fut pas sa déception lorsque tous les convives se levèrent pour les ablutions rituelles, et que l'on distribua à chacun moins d'un Kazait de Karpas trempé dans de l'eau salée. Puis, on se mit à réciter pendant une heure interminable la Haggadah depuis 'Ha La'hma Ania' jusqu'à 'Gaal Israël'. Pendant tout ce temps, il crut qu'il allait exploser, mais il se retint toutefois et attendit impatiemment la fin du récit. Le maître de maison annonça alors qu'on devait procéder à nouveau aux ablutions pour le repas.

Pourtant, au lieu d'un morceau de pain moelleux, chacun reçut alors le 'pain de misère' sous forme de morceaux de Matsa. Faute d'alternative, le Goy s'arma de patience et attendit qu'on lui serve la viande et le poisson. Cependant, au lieu de cela, on lui donna le Maror et le Korekh. Furieux, il se leva et s'enfuit en pestant contre les juifs qui trompaient le monde entier en lui faisant croire qu'ils mangeaient et buvaient fastueusement la nuit du Séder.

Mais en réalité, il est clair que si ce Goy avait surmonté son impatience encore un petit instant, il aurait reçu un succulent repas

de roi, car après le Maror (l'amertume des temps difficiles), l'homme mérite de recevoir la lumière du Ciel.

On raconte également l'anecdote suivante à propos d'un juif qui avait marié plusieurs de ses enfants. Le poids des dettes devenant insupportable, il décida, faute d'alternative, de tenter sa chance en dehors d'Eretz Israël en sollicitant la générosité de ses coreligionnaires afin qu'ils participent aux frais de mariage de ses enfants. Après diverses aventures de toutes sortes, il s'en retourna chez lui. Encore en chemin, il se consola de toutes ses épreuves en pensant à l'accueil chaleureux auquel il aurait droit en arrivant chez lui après des semaines aussi difficiles. Lorsqu'il y parvint enfin, après un voyage éreintant, il pénétra affamé dans la cuisine Or, rien ne lui avait été préparé.

Dans son for intérieur, il se lamenta en pensant : « Est-ce une manière de m'accueillir après des semaines où je me suis tellement sacrifié pour ma famille ? Ne comprennent-ils pas que j'ai faim, soif et que je suis fatigué ? N'est-ce pas honteux de se conduire ainsi ? »

Tout en ressassant ses griefs, il passa à proximité du salon réservé d'ordinaire aux repas de Chabbat et des fêtes, et il aperçut un splendide festin préparé en son honneur. Une immense honte le submergea soudain d'avoir eu des pensées si injustes, alors que son épouse s'était tellement investie afin de l'accueillir d'une manière aussi extraordinaire. Nous traversons nous aussi le monde d'Hachem remplis de griefs en pensant qu'Il nous a oublié (à D. ne plaise !) sans nous apercevoir qu'au contraire, Il prépare le meilleur qui puisse être pour nous.

L'importance d'aspirer à la proximité du Créateur

« N'enlève pas le sel de l'alliance avec ton D. (...) sur chacun de tes sacrifices tu apporteras du sel. » (2, 13)

Rachi de commenter : « Une alliance est conclue avec le sel (qui provient de l'eau de mer)



depuis les six jours de la Création lorsque le Saint-Béni-Soit-Il a séparé les eaux supérieures des eaux inférieures. Les eaux inférieures se lamentèrent alors et arguèrent : "nous voulons être proches du Roi des rois". Le Saint-Béni-Soit-Il leur promit alors (de les dédommager en leur donnant) les libations d'eau pendant la fête de Souccot et l'alliance du sel sur les sacrifices. »

C'est ainsi que les eaux de mer méritèrent d'accompagner chaque sacrifice consumé en odeur agréable à Hachem, uniquement grâce à leur aspiration d'être proche du Très-Haut.

Cela pour nous enseigner que celui qui se sent loin du Créateur ne doit pas abandonner tout espoir. Mais il lui incombe de supplier "Je veux être proche du Roi des rois". Car cette aspiration apporte énormément de satisfaction à Hachem de la sorte, il méritera cette alliance avec Hachem, son D. et d'être offert en agréable odeur sur l'autel d'Hachem comme un sacrifice car c'est là tout l'homme.

Voici des paroles extraordinaires du Chem Mi Chemouël (Ki Tissa 5670) : « Mon Saint et Vénérable père de mémoire bénie (le Avné Nezer) a dit une fois que si l'homme aspire ardemment à servir Hachem, il lui est impossible d'être dans le Guéhinam. Et s'il y entrait, je me porte garant que ce désir brûlant l'en sortirait comme une flèche. » A un autre endroit (Kora'h 5677), il rapporte des paroles semblables : « L'Admour m'a dit à ce sujet que si le désir qui anime l'homme est la Torah et les Mitsvot, il ne peut tomber dans le Guéhinam. Et même s'il y tombait, je me porte garant pour lui qu'il en serait expulsé rapidement comme la flèche de l'arc. »

Le Saint-Béni-Soit-Il, en effet, examine l'homme suivant son désir et ses aspirations, comme il est dit : « Le cœur de ceux qui désirent Hachem se réjouira. » (105, 3) Il n'est pas écrit « *le cœur de ceux qui accomplissent la volonté d'Hachem* » mais « *le cœur de ceux qui désirent Hachem* ». Car ceux qui désirent sont ceux qui veulent véritablement accomplir sa volonté.

A propos des aspirations, expliquons un point important : l'âme juive a soif et désire ardemment se délecter. Malheur à celui qui tente d'abreuver cette soif d'eau malsaine avec les sensations et les futilités du monde matériel et heureux est celui qui cherche à assouvir cette soif avec de "l'eau pure" qui seule est en mesure de satisfaire les désirs de cette âme juive. Ecoutez plutôt l'histoire extraordinaire qui suit et qui se dévoila cette année le jour de Pourim (elle nous a été rapportée par un Talmid 'Hakham qui enseigne dans une des Yéchivot d'Eretz Israël. Elle concerne l'un de ses élèves).

Un Ba'hour déjà âgé habitant l'une des villes d'Israël traversa de difficiles épreuves de différents ordres (en particulier dans les domaines inhérents à notre époque). Dernièrement, il commença à se renforcer et à surmonter son Yétser Hara. A l'issue de Pourim, ses anciens amis (qui n'ont pas encore eu le mérite de voir la lumière de la vérité comme lui) lui proposèrent d'aller fêter ensemble Pourim Chouchane dans des endroits douteux (que D. nous en préserve). Etant encore fragile spirituellement, il ne réussit pas à résister à la tentation et, après beaucoup d'hésitations, il accepta la proposition. Et ensemble, ils montèrent dans la voiture et prirent la direction de Jérusalem. Avant de partir, le Ba'hour fit le plein d'essence afin d'arriver rapidement à Jérusalem sans encombre. Soudain, au beau milieu de l'autoroute, la voiture s'arrêta sans qu'il soit possible de la bouger d'un pouce. Toutes les vérifications qu'il fit ne parvinrent pas à déceler la moindre panne et ils en conclurent d'un commun accord que vraisemblablement, le moteur lui-même avait rendu son dernier souffle. Ses camarades, voyant qu'il en était ainsi, l'abandonnèrent et continuèrent vers Jérusalem le laissant seul à son sort bloqué entre Ciel et Terre avec une voiture en panne. Faute d'alternative, il appela un dépanneur qui le remorqua jusqu'à l'un des villages arabes où un garagiste pourrait effectuer la réparation à moindre coût. Se résignant au pire, il entreprit dans le même temps un sérieux examen de conscience : que lui avait-



il pris de céder aux propositions de ses anciennes connaissances qui avaient voulu l'entraîner dans de tels endroits douteux afin d'y perdre la dernière goutte de crainte divine qui lui restait ? Tout cela sans compter l'énorme préjudice qu'il subissait (les dépenses de remorquage et le changement du moteur s'élevaient à près de quatre mille chékels) .Et ce signe qui lui avait envoyé du Ciel comme si on lui criait : « Ne va pas dans leurs mauvaises voies, abstiens-toi de leur néfaste compagnie ! »

Miraculeusement, une semaine après Pourim, le mercredi 20 Adar, le garagiste l'appela et lui annonça contre toute attente, que la voiture ne comportait aucune lésion sérieuse pas plus que le moteur. La panne était due au fait qu'on lui avait rempli le réservoir avec un carburant incompatible (du gas-oil au lieu d'essence ou l'inverse). La réparation ne lui coûterait qu'une somme modique et se réduirait à nettoyer le réservoir et pas plus (il est par ailleurs tout à fait surprenant que la garagiste arabe se soit comporté avec droiture sans lui mentir). Le Ba'hour fut très étonné : il possédait cette voiture depuis longtemps et jamais une telle chose ne s'était produite. Comme chaque conducteur, il connaissait pourtant bien son véhicule ! Tout cela ne prouvait qu'une seule chose : puisqu'il avait compris le message qui lui avait été adressé d'En-haut et qu'il avait regretté sa conduite, il avait mérité que du Ciel, on lui montre de manière tangible que c'était bien l'unique raison de cette panne énigmatique.

On peut néanmoins apprendre de cette anecdote un enseignement plus profond. L'âme humaine, comme il a été dit, est insatiable par nature et ressent en permanence le besoin de se remplir pour assouvir ses désirs. Que fait le mauvais penchant ? Il tente de séduire le cœur de l'homme afin qu'il parvienne à cet assouvissement par des moyens interdits et en lui montrant des chimères. Mais en réalité, seule la déception l'attend en définitive et il demeurera finalement insatisfait. C'est précisément ce que l'on montra à ce Ba'hour. On ne peut pas remplir une voiture qui marche à

l'essence avec du gas-oil car celle-ci s'arrêtera de fonctionner au milieu de la route sans pouvoir avancer d'un pouce !

C'est exactement ce que nos Sages nous enseignent dans un Midrach (Kohélet Rabbah) rapporté par le Messilat Yécharim (Chap. 1) : « *Et même l'âme ne sera pas rassasiée.* » (Kohélet 6, 7) : « Cela est comparé à un paysan qui épousa une fille de roi. Même s'il lui apportait toutes les friandises du monde, elles n'auraient aucune importance à ses yeux parce qu'elle est fille de roi. De même, si tu apportais à l'âme tous les plaisirs du monde, ils seraient insignifiants pour elle parce qu'elle fait partie des êtres supérieurs. » Le Gaon de Vilna assimile pour sa part de manière explicite cette situation à quelqu'un qui boirait de l'eau salée. Il aurait l'impression de s'abreuver mais en réalité sa soif ne ferait qu'augmenter (Iguéret).

La Guémara (Ména'hot 29b) demande : « Pourquoi le monde a-t-il été créé par la lettre נ ? » Et de répondre : « Parce qu'il ressemble à un vestibule qui est ouvert en-dessous. Tout celui qui désire en sortir pour se dépraver peut le faire. » Rav Haïm Krizvirt pose une question sur ce commentaire. Il semble évident que la dépravation dont il s'agit ici englobe tous les plaisirs terrestres. Dès lors, comment se fait-il que celui qui s'y adonne sorte de ce monde ? C'est que, explique-t-il, celui qui tombe dans la recherche des plaisirs matériels ne perd pas seulement son monde futur, mais même ce monde, car sa vie n'est plus une vie puisque son âme impétueuse ne trouve jamais de repos à travers toutes ces futilités et qu'il ne parvient plus à progresser.

C'est un principe inébranlable : pour que l'âme soit satisfaite, il est nécessaire de lui donner des plaisirs authentiques qui la remplissent. A défaut de cela, elle perd tout intérêt et goût à la vie.

L'homme sensé cherche à se renouveler sans cesse et à combler ses aspirations par des plaisirs purs. Il cherche à jouir d'une prière dans laquelle il épanche véritablement son cœur, à investir ses efforts dans un



"Séder" d'étude de plusieurs heures ininterrompues d'un sujet de Torah qu'il exploite jusqu'au bout jusqu'à en comprendre tous les tenants et aboutissants.

Les "autres" s'obstinent en vain à assouvir leurs désirs dans des chimères, à creuser des puits troués qui ne retiennent pas l'eau et qu'ils n'arriveront jamais à remplir. Certains l'illustrent par la parabole suivante :

Cela ressemble à un homme qui n'aurait pas dormi depuis trois jours et qui supplierait qu'on lui fournisse un lit pour donner enfin du repos à son corps choisissez l'un ou l'autre. Et quelqu'un lui proposerait au lieu de cela un succulent repas avec les mets les plus raffinés. Ou à l'inverse, à un homme affamé qui n'aurait pas mangé depuis longtemps, on proposerait de venir écouter une musique belle à en pleurer. Ces

'invitations' seraient pour lui comme des aiguilles qu'on lui planterait dans les yeux. Parce que l'affamé a besoin de nourriture et l'homme épuisé d'un lit.

Il en est exactement de même pour nous : le corps a ses besoins propres et l'âme les siens. Le corps a soif de matériel et l'âme de spirituel. Lorsque l'âme crie famine, il est impossible de la rassasier avec des mets, même les plus succulents, car elle ne comprend que ce qui est spirituel. Et si l'on s'obstine à vouloir la "gaver" de plaisirs matériels, de nourriture alléchante, de croisières sans but ou d'autres futilités du même genre, elle aura l'air de ce conducteur qui a fait le plein de gas-oil dans une voiture à essence : elle n'arrivera nulle part et demeurera sur place en se morfondant sur son triste sort !

